

CENTRE  
PHOTOGRAPHIQUE  
ROUEN  
NORMANDIE

L'ENGAGEMENT

SEPT. 2019  
> FÉV. 2020

15, RUE DE LA CHAÎNE, ROUEN  
ENTRÉE LIBRE DU MARDI AU SAMEDI  
DE 14H À 19H SAUF JOURS FÉRIÉS  
[WWW.CENTREPHOTOGRAPHIQUE.COM](http://WWW.CENTREPHOTOGRAPHIQUE.COM)

10 10 ANS - UN RÉSEAU  
À TOUTE ÉPREUVE  
QUI S'EXPOSE !

DIAGONAL  
RÉSEAU NATIONAL DES STRUCTURES DE DIFFUSION  
ET DE PRODUCTION DE PHOTOGRAPHIE



@dagp  
Pour le droit des artistes



Photographie : Maxence Rifflet, en collaboration avec Julien H. L'engagement photographique, mai 2016 / Graphisme : Léo Dreyer

# le ciel par-dessus le toit

Maxence  
Rifflet

12 octobre 2019 - 1<sup>er</sup> février 2020

# DOSSIER DE PRESSE

## LE CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE PRÉSENTE

### Maxence Rifflet le ciel par-dessus le toit

Exposition du 12 octobre au 1er février 2020

Vernissage le vendredi 11 octobre à partir de 18h

Parce qu'elle se soustrait au regard extérieur autant qu'elle impose à l'intérieur un regard omniprésent, la prison est un sujet dont la photographie s'est saisie à maintes reprises. Bien souvent, il s'agit en premier lieu de « donner à voir », de révéler par l'image l'enfermement, la condition des détenus, l'oppression carcérale. L'approche de Maxence Rifflet apparaît au regard de cette histoire photographique, expérimentale et singulière.

Entre 2016 et 2018, il a photographié dans sept prisons françaises. Photographier *en* prison, plutôt que *la* prison, voilà qui résume son projet. La formule est aussi simple et lapidaire que la voie empruntée, sinueuse et escarpée. C'est en collaboration avec des détenus qu'il a fait chemin, partageant avec eux ces interrogations : comment photographier dans un espace de surveillance sans le redoubler ? Comment cadrer sans enfermer ? Avec eux, il a utilisé la photographie tour à tour pour documenter les espaces, mettre en scène une expérience, figurer un imaginaire, illustrer un message.

L'exposition *Le Ciel par-dessus le toit* fait le choix de creuser le sillon de l'imaginaire, allant jusqu'à s'adjoindre la compagnie du poète Paul Verlaine, auquel le titre est emprunté, ou encore celle du peintre Gustave Courbet, imaginant depuis sa cellule une vue impossible.

L'exposition est une co-production du Centre photographique Rouen Normandie, GwinZegal (Guin-gamp), *Le Bleu du Ciel* (Lyon) et *Le Point du Jour* (Cherbourg-en-Cotentin). Ce volet rouennais se tient dans le cadre de « L'Engagement », une manifestation nationale organisée par le Réseau Diagonal en partenariat avec le Centre national des arts plastiques (Cnap) et le soutien du ministère de la Culture et de l'Adagp. Une publication est à paraître en 2020 aux éditions du Point du Jour.

Dans le cadre de l'événement « L'Engagement » et du partenariat avec le Centre national des arts plastiques, seront présentées une sélection d'œuvres de Jane Evelyn Atwood issues de « Trop de peines », un corpus qui fit date dans la représentation photographique de l'environnement carcéral. De 1990 à 1998, la photographe américaine s'est rendue dans les prisons pour-femmes de neuf pays, dont la France. Les images réalisées à la maison d'arrêt de Rouen, où Maxence Rifflet a également travaillé trente ans après, ouvriront un dialogue. À partir d'un même sujet, les images témoignent de deux attitudes et de deux regards différents.

Le projet de Maxence Rifflet, accompagné par *Le Point du Jour*, a été soutenu par la Région Normandie, le ministère de la Culture / direction régionale des affaires culturelles de Normandie et par le ministère de la Justice / direction interrégionale des services pénitentiaires de Rennes / SPIP du Calvados, de l'Eure, de la Manche, de l'Orne et de Seine-Maritime, dans le cadre du protocole régional Culture-Justice ; il a bénéficié du concours de la direction interrégionale des services pénitentiaires de Bordeaux / SPIP de Dordogne. « Coup de cœur » du prix *Le Bal* de la jeune création 2017, il a également reçu le soutien du Fonds d'aide à la photographie documentaire du Centre national des arts plastiques.

#### CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE

15 rue de la Chaîne 76000 Rouen

Entrée libre. 14h-19h, du mardi au samedi.

T./ 02 35 89 36 96 / [inf@centrephotographique.com](mailto:inf@centrephotographique.com)

[www.centrephotographique.com](http://www.centrephotographique.com)

Photographie (couverture) :

Maxence Rifflet, en collaboration avec Julien H., *Un mouvement perpétuel*, maison centrale de Condé-sur-Sarthe, mardi 31 mai 2016

Graphisme : Léo Favier

# MAXENCE RIFFLET, SUR LES PHOTOGRAPHIES

LE CYCLE AVEC JULIEN H.



*Un mouvement perpétuel, maison centrale de Condé-sur-Sarthe, mardi 31 mai 2016*

Trois photographies présentes dans l'exposition ont été réalisées avec un même prisonnier dans une cour de promenade de la maison centrale de Condé-sur-Sarthe. C'est la prison la plus sécuritaire de France, conçue pour accueillir dans de petites unités d'une vingtaine de places, les prisonniers qui, pour des raisons diverses (qui ont sans doute pour point commun le fait de ne pas accepter la peine de prison), posent problème en détention. Si ce fait doit être précisé, c'est qu'il explique pourquoi il a été possible de travailler si longtemps avec une seule personne dans une cour de promenade, cet espace étant réputé difficilement fréquentable (dans certaines maisons d'arrêt, les surveillants eux-mêmes ne s'y rendent qu'avec la plus grande prudence).

Julien insiste pour rejouer un dispositif que j'avais imaginé quelques semaines avant en collaboration avec Ange, un autre prisonnier. Il m'avait longuement parlé de son activité de jardinage : « En hiver, ici, m'avait dit Ange, on attend le printemps pour attaquer le processus du jardin, pour piocher et tout. Et quand le processus est fini, c'est là que tu vois le

temps. Après des années, le temps il est, je ne sais pas, tu ne le calcules plus comme ça, mais avec les saisons et le jardin tu arrives quand même à retrouver le temps de dehors parce que tu es obligé. Si tu ne fais pas comme ça, tes trucs ne poussent pas. Donc tu as un temps, tac, tac, tac. Et on arrive à reprendre l'imagination du temps. Tu imagines le temps, que tu as perdu ici, tu le perds ici le temps, la notion du temps, tu la perds. Parce que tu es toujours au même endroit la même chose au même... enfin tu vois. »

Ange m'avait aussi fait remarquer que la forme ovoïde de la plate-bande cultivée était une volonté d'arrondir les angles : « ça donne une impression d'espace mais quand tu sors de ce rond-là, y a le rectangle qui a des angles, et ces angles-là ils sont terribles. » Je lui avais alors proposé de faire une photographie — ou plutôt un ensemble de photographies qui n'en feraient qu'une seule — de différentes positions de son corps autour du jardin, en conservant le même cadrage si bien qu'une fois assemblé, le montage aurait l'effet d'une circulation sans fin, et j'avais précisé : « comme un mouvement perpétuel ». J'imaginais que

cette image pourrait peut-être évoquer quelque chose du temps cyclique dont il parlait à propos du potager. L'idée l'avait séduit mais le mot « perpétuel » l'avait fait bondir et il avait insisté pour que ce mouvement se conclue par une sortie du cercle, comme une sortie de la perpétuité. Il avait aussi tenu à ne pas être reconnaissable sur les images, ce qui m'avait obligé à des subterfuges qui rendaient la composition difficile. Julien n'avait aucune réserve de cet ordre et un certain talent d'acteur.

Julien voulait surtout que je le photographie dans les vêtements de son père, selon une mise en scène précise : tenant une pomme dans sa main gauche, la manche légèrement relevée pour que sa montre soit visible et le pouce de la main droite pointé vers le bas. Cette image est un message à usage privé : elle dit que les chaussures et le costume ont bien été reçus, que le temps passe et que le moral ne va pas.

Il veut ensuite mettre en scène ce qu'il appelle le « deuxième procès ». Son projet est précis et il a prévu les accessoires : deux chaises, une poubelle en plastique, une pomme et une pomme de terre. Je ne comprends pas de quoi il s'agit mais je fais de mon mieux pour photographier la scène qu'il organise.



*Portrait au père, maison centrale de Condé-sur-Sarthe, mardi 31 mai 2016*



*Le deuxième procès, maison centrale de Condé-sur-Sarthe, mardi 31 mai 2016*

Un mois plus tard, je reviens avec les images et il m'explique : « Quand on entre, on est jugé une deuxième fois, par les autres prisonniers. Pourquoi t'es là ? T'as fait quoi ? La pomme et la pomme de terre, c'est pour dire qu'il y a deux types de personnes : y a les militaires et les pommes de terre, y a les maestro et les fatigués de la tête, y a les vrais voyous à qui on doit le respect, et y a des fatigués de la tête qui sont là et qui te posent aussi des questions. C'est le deuxième procès, tout le monde passe par là en prison. »

## UNE MACHINE OPTIQUE : LE CENTRE DE DÉTENTION DE CAEN



Une machine optique : le « bâtiment A » du centre de détention de Caen, construit en 1842 par Harou-Romain, juillet 2016

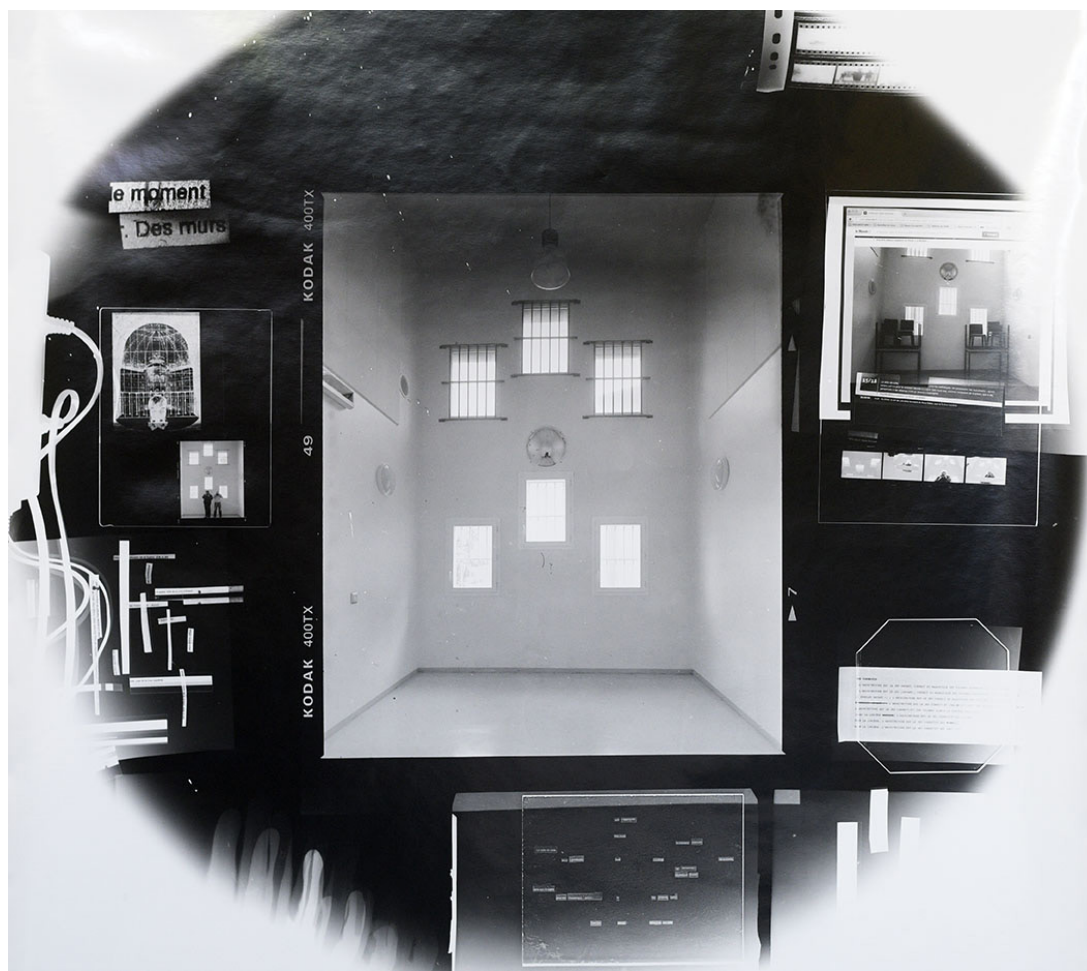
Présentées dans l'exposition face-à-face, dressées sur des blocs de béton, ces photographies représentent l'intérieur du bâtiment le plus ancien, toujours en activité, du centre de détention de Caen.

Conçu en 1842 par l'architecte Harou-Romain, l'espace s'organise autour d'un dispositif optique. Les cellules sont disposées autour d'une ellipse dont le centre est occupé, au premier étage, par un poste de surveillance qui permet de voir l'entrée de toutes les cellules. À l'étage supérieur, l'avancée d'une balustrade aujourd'hui occupée par une plante verte, constituait un autel depuis lequel un prêtre pouvait prononcer un sermon adressé aux prisonniers qui l'écoutaient debout sur le seuil de leurs cellules. L'architecte s'est expliqué sur ce dispositif : « On a imaginé d'ajuster en pan coupé les portes des cellules et de les faire ouvrir par dehors, de manière qu'en les développant sous un angle de quatre-vingt-dix degrés les prisonniers, placés à l'entrée de leurs cellules, verraient le prêtre tout en face d'eux sans qu'il leur fût possible de s'apercevoir entre eux, à cause de l'obstacle qui leur serait opposé par les portes elles-mêmes. »

Depuis la publication de *Surveiller et punir* en 1975, la description des architectures carcérales se réfère souvent aux analyses de Michel Foucault pour ne retenir que le principe d'une surveillance généralisée et totale, une vision panoptique dans laquelle rien n'échappe au regard du surveillant. Comme le montre l'exemple du centre de détention de Caen, la réalité est plus ambiguë. L'architecte ne s'est pas contenté de considérer le point de vue du surveillant. Il s'est préoccupé de ce que verraient ou ne verraient pas les prisonniers qui sont le plus souvent soustraits au regard lorsqu'ils sont dans leur cellule, porte fermée. Le prisonnier est là pour faire pénitence. Il doit être seul face à lui-même, coupé des autres qu'il ne doit pas même voir, afin d'expier sa faute avec le seul secours de la religion.

Photographier librement dans une telle machine optique m'a d'emblée paru impossible. La place et l'orientation des regards y est si déterminée, si constitutive de l'architecture elle-même, que la solution qui s'est imposée pour en faire des images, a été d'adopter alternativement deux points de vue, celui du prisonnier et celui du surveillant.

## LE MOMENT DES MURS



*Le moment des murs*, (dé-lire la salle de culte de la maison centrale de Condé-sur-Sarthe), 2018

La pratique religieuse est encore aujourd'hui une préoccupation lors de la construction de nouvelles prisons. Lorsque j'ai visité la maison centrale de Condé-sur-Sarthe, inaugurée en 2013, je me suis interrogé sur les choix architecturaux de la salle de culte : l'élévation du volume de la pièce et la trinité suggérée par la disposition des fenêtres me sont apparus comme une volonté insistante de faire signe au sein d'une architecture globalement déterminée par des contraintes fonctionnelles et sécuritaires.

J'ai été encore plus surpris de voir l'image et la légende que le journal *Le monde* en propose dans un reportage photographique réalisé peu après l'ouverture de la prison et publié sur leur site Internet. Le cadrage ne permet pas de percevoir la hauteur inhabituelle de la pièce ni même la répétition de la disposition des fenêtres. La légende confirme cette distorsion dont je ne sais si elle résulte d'un aveuglement ou d'une volonté délibérée : « La salle de culte, sans aucun signe distinctif, pour les catholiques, les protestants, les musulmans – aucun détenu juif n'a pour le moment décidé d'y venir. Des murs nus, comme l'ensemble de la prison, que ni les personnels ni les détenus n'ont pu

encore s'approprier. » Lors de ma visite, le surveillant qui m'accompagnait, m'avait dit : « Les musulmans ne viennent pas ici, parce que l'Imam [choisi par l'administration pénitentiaire] n'est pas assez radical. » Et je m'étais retenu de réagir pour dire que peut-être cet espace trop marqué des signes de la chrétienté ne leur convenait pas. À vrai dire, je n'en sais rien, car je n'ai pas eu l'occasion de discuter de cette question avec des prisonniers musulmans.

J'ai voulu faire quelque chose de cette histoire. La vue descriptive que je m'étais appliqué à réaliser pour rendre compte fidèlement de l'architecture me semblait insuffisante pour rendre compte des enjeux qui étaient apparus, trop distanciée peut-être. Alors, je me suis installé dans la chambre noire du laboratoire avec tous les documents du dossier. Pour y réfléchir, j'ai posé le problème sur la table de l'agrandisseur, à la recherche d'une solution artistique plutôt qu'une position idéologique. Et c'est dans la tradition des « remarques marginales » que je l'ai trouvée.

**TU PEUX ME PHOTOGRAPHIER ET TU PEUX PHOTOGRAPHIER DANS MA CELLULE, MAIS JE NE VEUX PAS ÊTRE PHOTOGRAPHIÉ DANS MA CELLULE.**



Maxence Rifflet, *Tu peux me photographier et tu peux photographier ma cellule mais je ne veux pas être photographié en cellule*, 2019

L'image de l'homme courant sur un tapis de course, est le résultat d'un dialogue sybillin sur les limites de l'usage de la photographie. À la question de savoir qui accepterait d'être reconnaissable sur des images, il avait répondu : «Tu peux me photographier et tu peux photographier dans ma cellule, mais je ne veux pas être photographié dans ma cellule.» Puis il avait esquivé toute demande de précision, me laissant interpréter seul ses paroles.

Être photographié en cellule, c'est être photographié en tant qu'on est enfermé ; peut-être même être enfermé deux fois, par les murs et par les bords du cadre. Cette

analogie entre cadrer et enfermer avait été pour moi une difficulté qui, dans un premier temps, m'avait rendu impossible l'idée même de photographier en prison. Pour tenter de surmonter cette difficulté, il m'a fallu trouver sur le terrain des solutions formelles pour suggérer le hors-champ d'une image, ou dans mon atelier, des alternatives à l'encadrement.



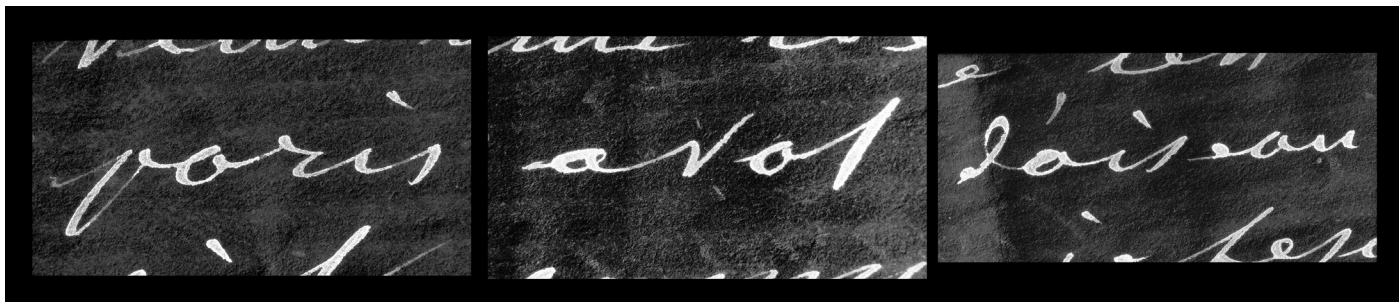
Maxence Rifflet, *Derrière le miroir 1*, 2016 - 2018

Lorsque j'ai envisagé d'organiser des ateliers photographiques en prison, j'étais réticent à les envisager comme une évasion imaginaire proposée à des prisonniers empêtrés dans leur culpabilité, leur ennui, leur douleur. J'envisageais plutôt ces moments de rencontre comme le lieu d'une réflexion sur les problèmes de représentations du monde carcéral que je me posais. J'imaginais pouvoir les confronter à l'expérience que les prisonniers avaient de l'espace carcéral, peut-être même les soumettre à leur expertise.

Cette métaphore de l'évasion imaginaire est revenue malgré moi, au contact de certains de ceux qui avaient accepté de travailler avec moi. J'ai dû me rendre à l'évidence qu'elle correspondait chez eux à une nécessité vitale. Ainsi d'Emile, qui, depuis onze ans scrute des cartes de géographie et des vues satellite de la terre pour faire apparaître dans le tracé des reliefs et des lignes de côtes, des figures animales, humaines ou monstrueuses qu'il associe à des récits mythologiques d'origine diverses, quoique principalement indo-européenne. À l'aide d'outils informatiques très simples – je crois qu'il utilise le logiciel « Paint » –

il applique des filtres de densité, de contraste, ou de teinte, pour accentuer les figures qu'il voit, puis il en redessine les contours.

Quelques mois après notre rencontre à la maison centrale de Condé-sur-Sarthe, revoyant dans mon atelier les images qu'Emile avait réalisées, j'ai constaté qu'il s'était saisi d'une manière très singulière d'un accessoire que j'avais apporté. À de multiples reprises, il s'est représenté photographiant dans un grand miroir qu'il a disposé dans plusieurs espaces de la prison. Face à l'insistance de ce geste, je me suis dit qu'il avait cherché à passer de l'autre côté du miroir. Cette plongée dans un espace autre m'a dès lors semblé analogue aux cartographies fantastiques qu'il réalisait dans sa cellule. Pour en faire quelque chose, j'ai apporté ces différents éléments au laboratoire, et, porté par l'ivresse de m'immerger avec lui dans cet imaginaire, je les ai manipulés sous l'agrandisseur à la recherche d'un équivalent de l'espace mental dont il m'avait confié des fragments.



L'évasion imaginaire a été une nécessité chez de nombreux artistes qui ont vécu un séjour en prison. Mais je n'imaginais pas la retrouver chez un peintre des « choses actuelles » comme Gustave Courbet. Dans une lettre datant du début de son incarcération à Saint-Pélagie, alors qu'il se plaint auprès de son ami Jules Castagnary de ne pas être autorisé à peindre dans sa cellule, il écrit : « Il y a des gens que l'on met en prison parce qu'ils ne veulent pas travailler, tandis que moi, je suis en prison pour me priver de travailler. Cela me gêne d'autant plus qu'il m'est venu une idée, c'est de faire Paris à vol d'oiseau avec des ciels comme je faisais des marines. »

Cette rencontre invraisemblable de deux réalités géographiques éloignées associée au fantasme d'adopter le point de vue d'un oiseau m'a paru être une étonnante sortie de route du programme réaliste cher à Courbet. Comme pour compliquer encore un peu la dette de la photographie – et peut-être d'abord la mienne – à cette œuvre, j'ai voulu présenter cette lettre dans l'exposition. Et puisqu'il n'était pas possible de l'emprunter, il m'a fallu trouver une forme pour en rendre compte. Dans les réserves de la Bibliothèque nationale de France – que je remercie pour son accueil – j'ai photographié chaque mot de la phrase puis j'ai glissé les négatifs dans des caches pour diapositive. Ainsi reproduite, l'écriture de Courbet flottera donc dans l'exposition, « lumineusement sur champ obscur ».



Maxence Rifflet, *En appui 1*, dans une cellule du quartier des femmes de la maison d'arrêt de Rouen,

Plutôt que d'utiliser la photographie pour constater l'enfermement, j'ai voulu en faire un outil d'échange, de pensée et d'action. J'espérais même qu'elle puisse ainsi devenir un instrument d'émancipation, sinon de subversion voire de résistance. En tous cas, c'est l'activité photographique elle-même qui est devenue mon sujet. En somme, il ne s'agissait pas tant de faire entrer les réalités carcérales dans la camera, que de faire entrer une camera dans la réalité carcérale. Dès lors, l'analogie de la cellule avec la chambre nécessitait de trouver une solution forte pour en montrer l'espace. Et voici les détours qu'il aura fallu pour montrer une cellule.

Au quartier des femmes de la maison d'arrêt de Rouen, j'ai voulu revenir à la donnée élémentaire de la situation : des corps et une architecture. Se contenter de le constater, c'était revenir ad nauseam, à l'illustration de l'enfermement. Alors que faire ? Le rapport à l'architecture est une question d'échelle dont le corps est la mesure. Au centre de détention de Caen, un prisonnier m'avait montré qu'il pouvait toucher les deux murs opposés de sa cellule en écartant les bras, qu'en somme non seulement ce n'était pas grand, mais aussi que la cellule était ajustée à l'envergure de son corps. J'en avais retenu l'idée de mesurer l'espace avec le corps. Lucile est allé jusqu'à s'y mesurer.

## BIOGRAPHIE DE L'ARTISTE

Maxence Rifflet est né à Paris en 1978 où il vit. Depuis vingt ans, il mène des recherches avec les moyens de la photographie, de la vidéo et de l'écriture, abordant des situations et des questions variées avec une curiosité constante pour les manières d'habiter. Il envisage la photographie autant comme un outil d'enregistrement et de description que comme une trace lumineuse, plastique et matérielle. Ainsi, son travail combine des enquêtes d'une grande précision documentaire et une pratique d'atelier exigeante et expérimentale, du tirage à l'image-objet.

La photographie est chez lui un outil d'interaction. Attentif au regard de ceux qu'il rencontre sur le terrain, son travail associe souvent plusieurs points de vue sur une même réalité. Ce processus d'échange est la source de formes hétérogènes et d'informations inédites.

Au sein du groupe Rado, il a répondu, entre 2011 et 2014 à une commande publique du Centre national des arts plastiques concrétisée par une exposition au Centre international d'art et du paysage de Vassivière en 2014. À cette occasion, il a réalisé le film *Les ouvriers du tri*, une boucle de 16 minutes qui décrit, au plus près des corps, le travail quotidien d'hommes et de femmes sur une chaîne circulaire de tri de déchets. Entre 2007 et 2010, il a concentré ses recherches sur deux territoires pittoresques : la route dite « touristique » qui relie Cherbourg à Coutances, et les « boucles » de la Seine ; il réalise alors un ensemble de tableaux photographiques issus d'une réflexion sur le paysage. Deux expositions ont été présentées, l'une à Cherbourg, l'autre à Rouen, accompagnées du livre *Une route, un chemin* (mention spéciale du prix Nadar 2010) édité par Le Point du jour. En 2006, il a exposé aux rencontres internationales de la photographie à Arles un ensemble d'images sur les mutations de la vallée du Yangzi en Chine.



Portrait par Antoine Seiter

Parallèlement à ces travaux, il a réalisé de nombreux projets d'expérimentation artistique au sein de structures pédagogiques et sociales. Le livre *Fais un fils et jette-le à la mer* (2004), publié avec Yto Barrada et Anaïs Masson, retrace une expérience menée à Marseille et à Tanger avec des adolescents marocains dont la pratique photographique devient l'enjeu d'une interrogation sur l'immigration clandestine. *Correspondances* (2009) est le résultat d'une résidence en collège qui mêle pratique photographique et échanges épistolaires à partir d'une interrogation sur le quotidien.

Lauréat de la troisième édition de la commande publique du Cnap « Les regards du grand Paris », il construit actuellement un portrait de ville à partir des déplacements d'employés de nettoyage à travers l'agglomération (« Des mondes parallèles », 2019).

Par ailleurs, il enseigne à l'école supérieure d'art et médias de Caen-Cherbourg.

# AGENDA - AUTOUR DE L'EXPOSITION

## VERNISSAGE

**Vendredi 11 octobre, à partir de 18h**  
en présence de l'artiste

## CONFÉRENCE

**Jeudi 17 octobre, 10h30.** Maxence Rifflet  
Dans le cadre d'Écoute l'artiste, auditorium du Musée des Beaux-Arts, Rouen

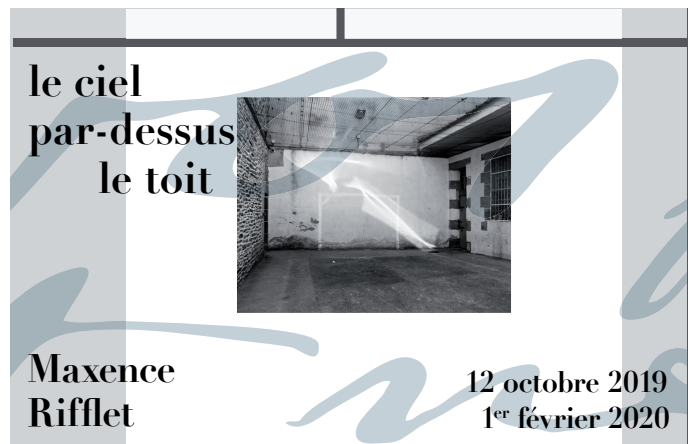
**VISITES COMMENTÉES** en présence de l'artiste  
**Samedi 19 octobre, 16h**  
**Samedi 14 décembre, 16h**

## PROJECTION

**Samedi 19 et dimanche 20 octobre, 11h - 18h**  
*Les ouvriers du tri* de Maxence Rifflet  
Dans le cadre de Raout #3, une manifestation du réseau Rouen au Labo Victor Hugo, 27 rue Victor Hugo, Rouen.

Au centre de tri de déchets d'Argentat, en Corrèze, une dizaine d'agents se relaient sur une chaîne circulaire pour trier, à la main, les déchets recyclables qui passent devant eux. Tourné sur une période de deux années, juste avant la modernisation de l'usine, le film s'est construit à partir d'études préparatoires et de dialogues avec plusieurs agents. Ce long processus visait à trouver une juste place à la caméra pour décrire la réalité de ce travail souvent dénigré, la plupart du temps ignoré, et dont dépend pourtant le recyclage des matériaux. Le film, une boucle de 16 minutes sans commentaire, restitue au plus près des corps, des gestes et des rythmes, le travail quotidien d'hommes et de femmes qui trient nos « déchets propres » sur une couronne incessamment encombrée.

Ce film, outre le fait de présenter un autre pan de l'œuvre de Maxence Rifflet, fait écho au thème du corps sous contrainte présent dans l'exposition du Centre photographique.



Centre photographique, vitrine sur rue



*Les ouvriers du tri*, extrait de Maxence Rifflet, 2014. 16 mn, en boucle  
Réalisé avec la collaboration d'Antoine Yoseph.  
Commande publique du Centre national des arts plastiques.

## RENCONTRE

**Samedi 16 novembre, 17h**

avec Philippe Artières, historien et Maxence Rifflet.

Philippe Artières (né en 1968) est un historien français, actuellement directeur de recherche au CNRS au sein de l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux à l'EHESS (Paris). Il a été pensionnaire de la Villa Médicis, Académie de France à Rome (2011-2012).

Philippe Artières consacre sa thèse, préparée sous la direction de Michelle Perrot à l'Université Paris 7, à la médicalisation des écritures ordinaires au XIXe siècle, et principalement aux écrits de criminels. Il a ainsi exploré le fonds d'autobiographies de criminels réuni par le docteur Lacassagne à Lyon à la fin du XIXe siècle, et conservé aujourd'hui à la Bibliothèque municipale de Lyon. *Le Livre des vies coupables* donne à lire ces textes étonnants. Il est président du centre Michel Foucault depuis 1995, responsabilité qui l'a amené à éditer un volume d'archives sur le Groupe Information Prisons. Il a notamment consacré deux ouvrages aux révoltes des prisons de Nancy et d'Attica aux Etats-Unis (*La révolte de la prison de Nancy, 15 janvier 1972* ; *Attica, USA, 1971*, édités par Le Point du Jour respectivement en 2013 et 2017).



Philippe Artières, photographie : D.R.

## RENCONTRE

**Samedi 14 décembre, 17h.**

Art et prison, la « foire aux questions »

avec Adrien Malcor, auteur et Maxence Rifflet

Le photographe Maxence Rifflet et l'auteur Adrien Malcor dans un exercice de questions/réponses ; questions - des plus pratiques aux plus éthiques - que soulève le fait de mener un projet photographique en prison.

Adrien Malcor, né en 1981, mène depuis plusieurs années une pratique d'écriture et de recherche au croisement de l'histoire de l'art, de la littérature et de la philosophie. Membre du groupe Rado (créé en 2009), coauteur avec Fanny Béguery de l'ouvrage *Enfantillages outillés. Un atelier sur la machine* (L'Arachnéen, 2016), il participe aujourd'hui à une réflexion collective sur les formes actuelles de l'art enfantin, entre dessin et photographie. Il a également travaillé sur les œuvres de James Joyce et de Charles-Louis Philippe.



Maxence Rifflet, manipulation de miroirs en collaboration avec Maximilien L. et Nicholas T., maison d'arrêt de Cherbourg, 2016

## ATELIER D'ÉCRITURE

**D'octobre à janvier**

**Cellules photo**

Cycle de 7 ateliers

avec Philippe Ripoll, écrivain.

sur inscription, places limitées

*Ce qui capte-constitue nos vies*

*deux à deux*

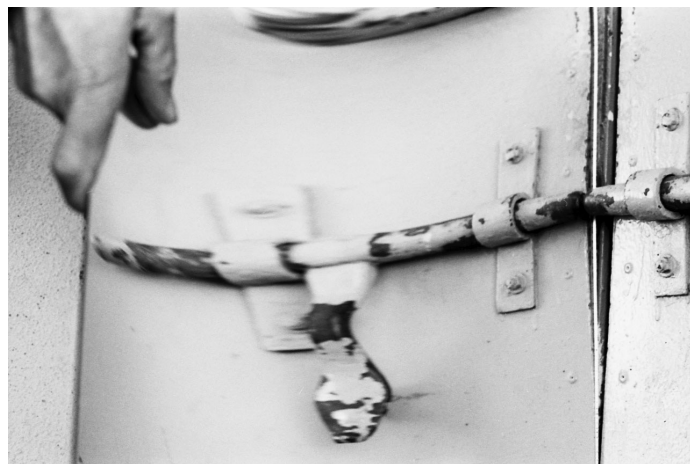
*regardant-regardé.e*

*vies encloses, vies ouvertes.*

*Expérience à renouveler*

*encore et encore*

ici, avec « Le ciel par-dessus le toit ».



Maxence Rifflet, manipulation de miroirs en collaboration avec Maximilien L. et Nicholas T., maison d'arrêt de Cherbourg, 2016

Face aux œuvres, dans l'espace d'exposition, dans l'expérience du regard, l'écrivain Philippe Ripoll propose un cycle de 7 ateliers d'écriture.

Mardis, 19h30-22h

Dates des séances : 15/10, 5 & 19/11, 3 & 17 /12, 7 & 21/01

50 euros le cycle

10 euros la séance.

Étudiant et demandeur d'emploi : demi-tarif

# IMAGES DISPONIBLES EN HAUTE DÉFINITION

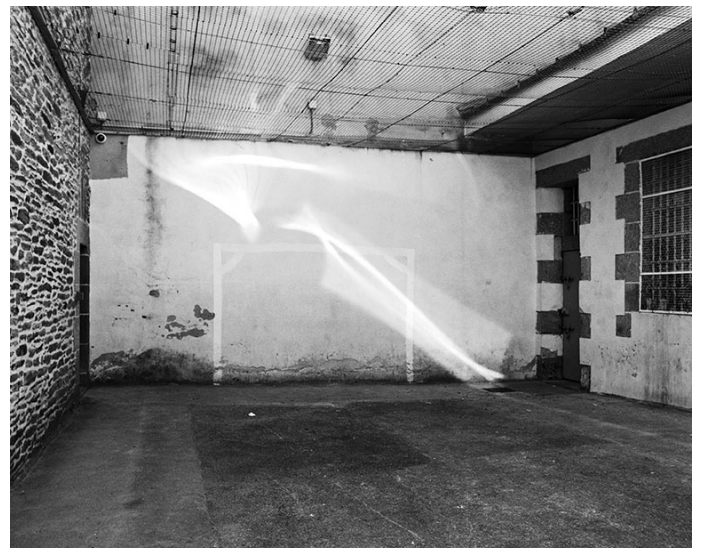
Envoi sur demande par email adressé à [info@centrephotographique.com](mailto:info@centrephotographique.com), les légendes mentionnées doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué aux images. 3 images au choix parmi les 7 ci-dessous peuvent être publiées libres de droit dans toute parution en lien avec l'artiste et l'exposition.



1 - Maxence Rifflet, *Un mouvement perpétuel*, maison centrale de Condé-sur-Sarthe, mardi 31 mai 2016



2 - Maxence Rifflet, *Derrière le miroir*, maison centrale de Condé-sur-Sarthe, 2016 - 2018



3 - Maxence Rifflet, *Une autre machine optique*, maison d'arrêt de Cherbourg, avril 2016

## IMAGES DISPONIBLES EN HAUTE DÉFINITION (SUITE)

Envoi sur demande par email adressé à [info@centrephotographique.com](mailto:info@centrephotographique.com), les légendes mentionnées doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué aux images. 3 images au choix parmi les 7 ci-dessous peuvent être publiées libres de droit dans toute parution en lien avec l'artiste et l'exposition.



4 - Maxence Rifflet, *Un coup d'œil, pas un bonjour*, Centre de détention de Val-de-Reuil, décembre 2017



5 - Maxence Rifflet, *Le moment des murs (dé-lire la salle de culte de la maison centrale de Condé-sur-Sarthe)*, 2018



6 - Maxence Rifflet, *Une machine optique : le « bâtiment A » du centre de détention de Caen, construit en 1842 par Harou-Romain*, juillet 2016



7 - Maxence Rifflet, *Le deuxième procès*, maison centrale de Condé-sur-Sarthe, mardi 31 mai 2016

# LE CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE



Exposition *À TIRE-d'Aile : Figures de l'envol*, février-mai 2018. Centre photographique Rouen Normandie.

Le Centre photographique Rouen Normandie, situé en cœur de centre ville, déploie en ses murs une programmation annuelle de 3 à 4 expositions, complétée par des propositions hors les murs, en partenariat avec des institutions régionales et nationales (lieux d'art, établissements scolaires, hospitaliers etc.) et un programme de résidences artistiques.

Avec une programmation rassemblant des auteurs tels que Walker Evans, Stephen Gill, Amie Dicke, Charles Fréger, Grégoire Alexandre, Marina Gadonneix, Michael Wolf, William Klein, Eamonn Doyle, Dana Lixenberg, Géraldine Millo, le Centre photographique s'attache à montrer les différents visages de la photographie et de ses usages. Faisant se côtoyer figures historiques et artistes dits « émergents », le Centre photographique défend des propositions artistiques singulières, en prise avec les réalités du monde, au travers d'expositions pour majeure partie inédites sur le territoire français et proposant un panorama international de la création photographique.

Une politique soutenue de projets éducatifs et un programme riche de visites, débats, projections, ateliers de pratique photographique, d'écriture littéraire, de performances, viennent offrir au plus large public l'occasion d'appréhender autrement le monde de l'image (photographie et image en mouvement), de mettre au jour ses résonances avec d'autres formes d'expression artistique et ses ramifications dans la société. Lectures de portfolios, workshops et bourses s'y adjoignent pour un accompagnement des photographes professionnels, régionaux et nationaux.

Le Centre conduit également régulièrement des résidences photographiques avec pour territoire assigné la grande région de Normandie. Les artistes sont invités à porter leur regard sur un aspect de la région qui peut faire écho avec les enjeux à l'œuvre dans leur travail personnel. Chaque résidence est alors une rencontre entre une écriture visuelle, un cheminement conceptuel et les visages d'un territoire.

Le Centre photographique Rouen Normandie est membre des réseaux Rrouen, RN13bis et Diagonal.

Le Centre photographique reçoit le soutien de :

